

JAM – Jazz Arménien en Mouvement : entretien avec Jean-Marc Nigoghossian, par Monika Arakelyan-Chukurian

5 avril 2026 – par [Naïri Culture](#) ©armenews.com 2026



À la croisée des cultures et des sonorités, le projet JAM – Jazz Arménien en Mouvement s'impose comme une initiative artistique ambitieuse, portée par la volonté de faire rayonner le jazz arménien contemporain entre la France et l'Arménie. Entre réinterprétation du patrimoine, création musicale et échanges culturels, cette démarche s'inscrit dans une dynamique à la fois artistique, culturelle et humaine.

À l'origine de ce projet, Jean-Marc Nigoghossian œuvre à structurer, produire et diffuser un répertoire encore trop peu connu du grand public. Fort d'une première tournée réussie du Saribekyan Quartet en France et de plusieurs productions discographiques, il entend aujourd'hui franchir une nouvelle étape en développant la visibilité du projet et en mobilisant des soutiens pour accompagner son essor.

Dans cet entretien, il revient sur la genèse de JAM, sa vision du jazz arménien et les enjeux de développement d'un projet culturel entre héritage et modernité.

Pouvez-vous nous dire ce qu'est JAM – Jazz Arménien en Mouvement ?

JAM – Jazz Arménien en Mouvement est une association française dédiée à la création, à la production et à la diffusion du jazz arménien contemporain. Le nom lui-même porte un double sens : il affirme une identité — Jazz Arménien en Mouvement — et évoque aussi l'esprit de la « jam », ce moment de rencontre, de

liberté et de partage entre musiciens. Une résonance culturelle familière s'y glisse également, comme un clin d'œil évident pour ceux qui l'entendent.



Elle se définit à la fois comme une structure, une plateforme et une démarche. Au-delà d'un simple cadre administratif, JAM a été conçue comme un véritable outil opérationnel : accompagner les artistes, produire des œuvres, organiser leur diffusion et structurer leur circulation.

Son objectif est clair : offrir une visibilité durable à une scène musicale riche mais encore insuffisamment reconnue à l'international.

Le projet JAM s'articule autour de trois piliers structurants.

Le premier est la création : soutenir des projets musicaux originaux, accompagner les enregistrements, favoriser les résidences et encourager les collaborations artistiques entre la France et l'Arménie.

Le deuxième est la diffusion : organiser des concerts et développer des partenariats avec des institutions culturelles, des festivals et des salles de spectacle afin d'inscrire ces projets dans des circuits professionnels durables.

Le troisième est la transmission : nourrir un dialogue interculturel et valoriser le patrimoine musical arménien en le replaçant dans une approche contemporaine.

Ce dispositif repose sur un constat objectif : l'Arménie regorge d'artistes de très haut niveau, dotés d'une forte identité musicale, d'une grande exigence et d'une réelle capacité de création, mais encore insuffisamment visibles à l'international. JAM a précisément été créée pour corriger ce déséquilibre, en structurant un relais en France et en permettant à cette musique d'atteindre le public qu'elle mérite.



Pouvez-vous nous raconter votre parcours et ce qui vous a conduit à créer JAM – Jazz Arménien en Mouvement ?

J'aime la musique, j'aime le jazz. La musique est un moyen de transport — elle permet de traverser les cultures, les époques, les émotions, sans autre frontière que celle de l'écoute.

Mon parcours ne relève pas du monde du spectacle au sens traditionnel. Je ne suis ni producteur musical ni professionnel issu de ce secteur, mais entrepreneur. Cette position extérieure m'a permis d'aborder les choses avec un regard différent, plus pragmatique : lorsqu'on n'est pas formaté par un milieu, on identifie souvent plus clairement ses manques structurels.

Depuis de nombreuses années, je fréquente les clubs de jazz en Arménie — le Arevik Lounge, le Dillijazz à Dilijan, le Yulikanyan Club ou encore le Malkhas Jazz Club. J'y ai découvert une scène d'une richesse remarquable. Ces lieux ne sont pas de simples espaces de concert, mais de véritables foyers artistiques, où se croisent exigence, spontanéité et transmission.

C'est dans ce contexte que j'ai noué des liens d'amitié, notamment avec le maestro Levon Malkhasyan, figure fondatrice du jazz arménien. Au fil des concerts, une évidence s'est imposée : une émotion intense, presque physique — cette chair de poule — face à des musiciens d'un niveau exceptionnel.

Certaines rencontres ont été déterminantes. J'ai notamment développé une relation étroite avec Garik Saribekyan, pianiste et compositeur, dont le travail en trio, aux côtés du batteur Karen Astabatyanyan et du bassiste Surik Zakaryan, illustre une grande maturité artistique. Il a également su accompagner et faire émerger le talent de la chanteuse Sona Umroyan, aujourd'hui en pleine affirmation.

En découvrant ces artistes, un constat s'est imposé avec force : un décalage profond entre, d'un côté, leur niveau artistique, leur sensibilité, leur maîtrise et leur

identité, et de l'autre, l'absence de structure pour les accompagner à l'international. Le talent est là, la singularité aussi, mais il manque un relais — une organisation capable de produire, structurer, présenter et diffuser ces projets dans une logique de continuité et de développement.

La création de JAM ne répond donc pas à une ambition personnelle de « faire de la musique », mais à une conviction : ces artistes méritent d'être entendus. S'ils ne le sont pas, ce n'est pas par manque de qualité, mais par défaut de structuration. L'objectif est donc clair : mettre en place un outil sérieux et opérationnel, capable de leur offrir une existence réelle en France, puis à l'international, selon une logique simple — structurer pour faire connaître, produire pour faire entendre, diffuser pour faire reconnaître.



À quel moment avez-vous ressenti la nécessité de structurer un projet autour du jazz arménien contemporain ?

L'idée s'est imposée progressivement, avec une logique simple et opérationnelle : faire découvrir ces talents en France, puis au-delà. Il ne s'agissait pas d'une intention abstraite, mais d'une décision concrète : créer les conditions pour que cette musique soit entendue. Un travail structuré a donc été engagé pour organiser des concerts en France.

La rencontre avec Nelli Stepanyan en 2023 a constitué un véritable point de bascule. Correspondante de l'Institut Tchobanian, impliquée dans les coopérations décentralisées de la Région Rhône-Alpes en Arménie et auprès de l'AMR21, elle dispose d'une connaissance fine des réseaux institutionnels et d'une capacité à créer des passerelles. Son engagement a permis de transformer une intention en projet concret.

Nelli occupe aujourd'hui un rôle central au sein de JAM comme Coordinatrice générale – Relations publiques : relations avec les élus et les institutions culturelles, lien avec les représentations françaises en Arménie et arméniennes en France, coordination des partenariats associatifs. Cette fonction structure durablement le projet et renforce son ancrage institutionnel.

Le déclic intervient en 2024, lors de la venue des artistes en France. Grâce à son engagement, une première tournée est organisée dans des conditions très favorables. Elle propose notamment que le groupe assure l'animation de la soirée de clôture du congrès de l'Association des maires ruraux de France fin septembre 2024.

Cette proposition est acceptée et soutenue par Bruno Bethenod, dont le rôle a été déterminant. Le groupe se produit alors devant plus de 500 personnes. Ce concert marque un tournant en révélant la portée du projet auprès d'un public non spécialisé, avec une adhésion immédiate.

Enfin, ce succès repose aussi sur des soutiens concrets. Philippe Delin, qui dirige les Fromageries Delin et mène des actions en Arménie, a accueilli et logé les musiciens, contribuant directement aux conditions de réussite de cette tournée.

Les concerts qui ont suivi ont confirmé cette dynamique : à Dijon, puis à Alfortville — où la représentation avait également une dimension solidaire, permettant à l'association Lumière Française Du Docteur Levon Khatchatryan, de recueillir des fonds — l'accueil a été tout aussi significatif.

À partir de ce moment, il n'était plus pertinent de considérer cette démarche comme une initiative ponctuelle. Le niveau de réception, la qualité des retours et l'intérêt suscité ont fait émerger une évidence : il fallait structurer le projet pour lui donner une continuité et une réelle capacité de développement. C'est dans ce contexte précis que la création de JAM s'est imposée comme une nécessité.



Pourquoi le jazz comme langage pour revisiter et faire vivre la culture arménienne aujourd'hui ?

Le jazz est un langage particulièrement pertinent pour faire vivre la culture arménienne aujourd'hui, parce que c'est une musique de liberté, d'improvisation, d'écoute et de dialogue. Il permet de revisiter un patrimoine sans le figer. Il autorise la fidélité à l'âme d'une musique tout en laissant la place à la transformation, à l'invention et à l'interprétation personnelle.

Les musiques arméniennes traditionnelles possèdent déjà une richesse mélodique, modale et rythmique exceptionnelle. Elles ont une profondeur émotionnelle très forte, mais aussi des caractéristiques musicales qui dialoguent très naturellement avec le jazz : les modes, les tensions harmoniques, les rythmes irréguliers ou asymétriques, la place accordée à la narration musicale. Le jazz n'est donc pas ici un habillage extérieur ou une simple modernisation. Il permet plutôt de prolonger cette tradition dans une forme contemporaine.

Les musiciens portent en eux une capacité essentielle : celle de donner une nouvelle vie à ces musiques traditionnelles. Ils leur apportent de nouvelles couleurs, de nouvelles dynamiques, et les rendent accessibles à des publics qui ne les connaissaient pas, notamment les nouvelles générations. Ce travail n'est pas une rupture, mais une continuité vivante.

Ce qui m'intéresse, c'est justement cette idée que la culture ne doit pas être seulement conservée, mais aussi transmise comme une matière vivante. Le jazz permet cela. Il donne la possibilité de garder l'âme sans figer la forme. Il crée un espace où la mémoire et la création coexistent. C'est pour cela qu'il me semble être un langage particulièrement juste pour revisiter et faire vivre la culture arménienne aujourd'hui.



Quelle est l'identité artistique du trio Saribekyan, et ce qui le distingue sur la scène actuelle ?

À l'origine, le Saribekyan Trio s'est construit autour d'une recherche musicale exigeante menée par Garik Saribekyan, avec cette volonté de développer un jazz moderne, personnel, profondément ancré dans les couleurs musicales du Caucase. Ce qui distingue ce trio, c'est précisément qu'il ne se contente pas d'un croisement superficiel entre jazz et traditions arméniennes. Il construit un véritable langage, cohérent, identifiable, nourri par les modes arméniens, les rythmes caucasiens, une écriture contemporaine et une grande liberté d'improvisation.

Garik Saribekyan joue un rôle central dans cette identité. Son écriture est raffinée, structurée, sensible. Il a une capacité rare à faire dialoguer sophistication harmonique et émotion immédiate. Autour de lui, la basse et la batterie ne sont pas de simples accompagnements : elles participent pleinement à la construction du son, à la respiration du groupe, à sa tension narrative.

Avec l'arrivée de Sona Umroyan, qui a d'ailleurs remporté le prix du meilleur auteur-compositeur-interprète au « Khazer Armenian Music Awards » en mars 2026, le projet a pris une dimension supplémentaire. Sa voix apporte une profondeur émotionnelle très forte, une élégance, une expressivité, et surtout un lien naturel avec la tradition arménienne. Elle ne survole pas le projet : elle l'incarne. L'ensemble devient alors un quartet dont l'identité repose sur trois axes : des compositions originales, des réinterprétations de chansons arméniennes anciennes ou modernes, et des reprises internationales adaptées dans une esthétique propre au groupe. C'est cette combinaison qui fait sa singularité sur la scène actuelle : une musique à la fois enracinée, contemporaine, raffinée et immédiatement reconnaissable.

JAM envisage-t-elle de collaborer avec d'autres artistes ?

Oui, clairement, mais avec une approche exigeante. L'idée n'est pas de multiplier les collaborations pour donner une impression d'ouverture ou pour répondre à une logique de visibilité. Le projet doit rester cohérent artistiquement. Une collaboration n'a de sens que si elle apporte une vraie profondeur, un dialogue réel, et si elle enrichit le projet sans en brouiller l'identité.

Le jazz est, par essence, une musique de rencontre. Il est donc naturel que JAM envisage des collaborations. Mais ces collaborations doivent être construites. Elles peuvent prendre la forme de résidences, de créations communes, d'enregistrements, de concerts croisés, voire de tournées. Elles peuvent concerner d'autres artistes arméniens, mais aussi des musiciens français ou internationaux, à condition qu'il existe une vraie cohérence de langage, d'exigence et de vision.

L'enjeu n'est pas seulement de croiser des noms ou des univers, mais de créer de véritables espaces artistiques partagés. Si ces collaborations se font, elles devront s'inscrire dans une logique de création durable, et non dans un simple effet

d'affiche. C'est cette rigueur qui peut permettre au projet de grandir sans perdre son centre.

Votre projet s'inscrit entre la France et l'Arménie. Quel rôle joue cette double dimension géographique dans votre démarche ?

Cette double dimension est constitutive du projet. L'Arménie représente pour nous un espace de création très fort, avec des artistes formés, engagés, porteurs d'une identité musicale profonde et singulière. La France, quant à elle, représente à la fois un espace de diffusion, de structuration, de rencontre avec le public, mais aussi un territoire de dialogue culturel, avec une longue tradition d'ouverture artistique.

JAM se situe précisément à l'intersection de ces deux réalités. Il ne s'agit pas seulement de faire venir des artistes d'Arménie en France pour quelques concerts. Il s'agit de créer une circulation durable : circulation des œuvres, des idées, des collaborations, des expériences, et plus largement des sensibilités. La France permet d'ouvrir des scènes, d'initier des partenariats, de créer une visibilité. L'Arménie, de son côté, apporte une matière musicale, une mémoire, une force de création qui donnent au projet sa source et son authenticité.

Cette articulation est d'autant plus importante qu'elle évite l'isolement. Les artistes ne restent pas confinés à leur scène locale, et le public français a accès à une création qu'il ne rencontrerait pas spontanément. C'est donc bien plus qu'un simple aller-retour géographique : c'est une manière de construire un pont vivant entre deux espaces culturels.

Comment le public français perçoit-il le jazz arménien ?

Ce qui est frappant, c'est que le public français passe très vite de la curiosité à l'adhésion. Au départ, il peut y avoir une certaine interrogation, parce que le jazz arménien n'est pas encore identifié comme un courant en soi dans l'imaginaire du grand public. On se demande ce que cela recouvre, on ne sait pas exactement à quoi s'attendre. Mais cette phase est très courte.

Dès l'écoute, les choses changent. Le public découvre une musique exigeante, raffinée, portée par de très grands musiciens, mais qui reste profondément accessible sur le plan émotionnel. Il y a une richesse mélodique, une chaleur, une intensité, une forme de narration musicale qui touche immédiatement. Ce n'est pas une musique qu'il faut « expliquer » longuement pour qu'elle existe. Elle parle d'elle-même.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que la musique dépasse très vite la question de son origine. Elle n'est plus perçue seulement comme « arménienne », mais comme une proposition artistique forte, à part entière, avec sa singularité, sa couleur et sa force propre. C'est un point très important, parce que cela montre que le projet peut toucher bien au-delà d'un public déjà sensibilisé à l'Arménie.

Peut-on parler d'un véritable dialogue culturel à travers votre projet ?

Oui, et cela se traduit de manière très concrète dans le projet. Le dialogue culturel, ici, n'est pas un principe théorique : il se construit dans des situations réelles, avec des acteurs, des lieux et des interactions précises.

D'abord, dans la musique elle-même. Les artistes ne se contentent pas d'ajouter des éléments arméniens au jazz ou inversement. Ils travaillent la matière musicale : des thèmes issus du patrimoine sont réinterprétés, transformés, parfois déconstruits, puis reconstruits avec des harmonies, des rythmiques et des espaces d'improvisation propres au jazz. Le résultat n'est ni une juxtaposition ni une démonstration, mais une forme cohérente et vivante.

Ensuite, dans les rencontres. Lors des concerts en France, les échanges avec les publics, les organisateurs, les institutions ou d'autres musiciens créent un véritable aller-retour. Ce n'est pas une culture qui « se montre » à une autre, mais une interaction : questions, discussions après les concerts, réactions immédiates du public, appropriation progressive de cette musique par des personnes qui ne la connaissaient pas.

Ce dialogue passe aussi par la circulation des œuvres. Les projets ne sont pas présentés comme du folklore ou comme un patrimoine figé. Ils sont intégrés dans des programmations contemporaines, dans des lieux actuels, face à des publics variés. Cela change la manière dont cette musique est perçue : elle devient actuelle, accessible, et non pas uniquement liée à une origine ou à une tradition.

Enfin, le jazz joue un rôle structurant dans ce processus, parce qu'il impose une logique d'écoute et d'interaction. Sur scène, les musiciens s'adaptent en permanence les uns aux autres. Cette dynamique se prolonge naturellement dans la relation avec le public et avec les contextes culturels différents.

Concrètement, le projet ne consiste donc pas à « montrer » une culture, mais à la faire fonctionner dans des situations réelles d'échange, de création et de réception. C'est à ce niveau que le dialogue culturel devient effectif.

La tournée de fin 2024 a été un succès : qu'en reprenez-vous sur le plan artistique et humain ?

Sur le plan artistique, cette tournée a été une véritable validation. Elle a montré que le projet pouvait fonctionner dans des contextes très différents, face à des publics variés, tout en gardant un niveau d'exigence élevé et une forte cohérence artistique. C'est un point essentiel, parce qu'il ne suffit pas d'avoir une musique forte ; il faut aussi qu'elle puisse rencontrer différents publics sans perdre son identité.

Le concert du congrès des maires ruraux de France, devant plus de 500 personnes, a été particulièrement révélateur. Nous n'étions pas dans un cercle fermé de spécialistes du jazz ou dans un public déjà acquis. Et pourtant, l'écoute

a été immédiate, l'émotion réelle, l'adhésion très forte. Cela nous a beaucoup appris sur la capacité de cette musique à toucher au-delà des cadres habituels.

À Dijon, puis à Alfortville, où le concert avait en plus une dimension solidaire puisqu'il permettait à l'association Lumière Française de recueillir des fonds, nous avons retrouvé cette même qualité de réception. Cela a confirmé que le projet pouvait s'inscrire dans plusieurs contextes : culturel, institutionnel, associatif, solidaire.

Humainement, cette tournée a été fondatrice. Elle a renforcé la cohésion entre les artistes, elle a créé une confiance commune, et elle a donné une épaisseur concrète au projet. À partir du moment où l'on partage ce type d'expérience, on ne se situe plus dans l'hypothèse ou dans l'intuition, mais dans quelque chose de vécu, de construit, de vérifié.

Quels ont été les retours du public et des professionnels ?

Les retours ont été très convergents. Du côté du public, ce qui revient le plus souvent, c'est la surprise, au sens positif du terme. Beaucoup de personnes ne s'attendaient pas à une telle qualité, à une telle finesse, à un tel niveau de maîtrise. Elles découvriraient non seulement des artistes, mais aussi tout un univers musical qu'elles ne connaissaient pas.

Il y a eu aussi un retour très fort sur l'émotion produite par cette musique. Le public ne parlait pas seulement de performance technique, mais d'intensité, de beauté, de voyage, de profondeur. Cela est très important, parce que cela signifie que le projet n'est pas seulement intéressant intellectuellement ou culturellement : il touche réellement.

Du côté des professionnels, il y a eu une reconnaissance du potentiel artistique et de la singularité du projet. Plusieurs ont identifié une proposition rare, avec une vraie identité, donc une capacité à trouver sa place dans des programmations exigeantes. Cela étant dit, il faut rester lucide : des retours positifs sont un signal encourageant, mais ils ne suffisent pas. Le véritable enjeu, désormais, est de transformer cet intérêt en perspectives concrètes de diffusion, de partenariat et de développement.

Jouer dans des lieux comme le Malkhas Jazz Club à Erevan est-il un gage de reconnaissance ?

Le Malkhas Jazz Club est un lieu emblématique de la scène jazz à Erevan, et plus largement un repère important pour le jazz arménien. Y jouer constitue incontestablement un marqueur de reconnaissance, parce que cela signifie que l'on s'inscrit dans un espace qui a une légitimité forte et une vraie histoire.

Mais il faut aussi garder une forme de lucidité. La reconnaissance artistique ne peut pas se résumer à un seul lieu, aussi symbolique soit-il. Elle se construit dans la

durée, par la qualité du travail, par la régularité, par la capacité à s'inscrire dans différents contextes, à convaincre différents publics, à exister sur plusieurs scènes.

Donc oui, jouer dans un lieu comme le Malkhas Jazz Club est un signe important. C'est un repère, une validation, un ancrage. Mais ce n'est qu'une étape dans un parcours plus large, qui doit se construire sur le long terme.



Vous évoquez un « moment » pour le projet. Quels sont aujourd'hui les principaux défis à relever ?

Nous sommes aujourd'hui à un moment charnière. Le projet a déjà démontré sa valeur artistique. Il a fait ses preuves sur scène et a suscité une véritable adhésion du public.

À la suite des premiers concerts en France, face à cet engouement, une décision s'est imposée : prolonger l'expérience et offrir au public une découverte plus approfondie des différentes facettes artistiques du groupe. Cela s'est concrétisé par un travail discographique structuré. Un premier album, *Sound of Yerevan*, porté par Sona Umroyan et le Saribekyan Trio, propose un recueil de chansons traditionnelles arméniennes revisitées en version jazz, enrichies de compositions originales. Un second album, *Autumn in Yerevan*, interprété par le Saribekyan Trio en formation instrumentale, met en avant les compositions de Garik Saribekyan dans une esthétique de trio jazz affirmée. Un troisième projet est actuellement en préparation, *Postcards*, conçu comme une série de « cartes postales » autour des grands standards du jazz international, réinterprétés dans une approche singulière propre à l'univers Saribekyan.

Mais précisément pour cette raison, le projet arrive à un point où il ne peut plus reposer uniquement sur l'énergie, la volonté et l'engagement personnel.

Le principal défi est aujourd'hui celui du changement d'échelle. Cela implique de structurer davantage la production, d'inscrire les sorties discographiques dans une

stratégie de diffusion plus forte, d'organiser des tournées plus régulières, de renforcer la présence internationale du projet et de l'intégrer dans des réseaux professionnels pérennes. Il s'agit également de consolider l'image du projet, son positionnement, sa visibilité, et sa capacité à être identifié comme une proposition forte dans le paysage du jazz contemporain.

Cela suppose des moyens financiers, mais aussi une organisation plus rigoureuse, des partenaires solides, une stratégie claire et une capacité à s'inscrire dans la durée. Le risque, à ce stade, serait de rester dans une logique trop artisanale alors même que le projet appelle désormais une structuration plus ambitieuse. La transition doit donc être maîtrisée, sans perdre ce qui fait l'essence même du projet.

Quel type de mécènes ou partenaires recherchez-vous aujourd'hui ?

Nous recherchons des partenaires capables de comprendre la nature globale du projet. Il ne s'agit pas seulement de financer un concert, un voyage ou un album de manière ponctuelle, mais d'accompagner une démarche dans la durée.

Cela peut concerner des mécènes culturels, des fondations, des entreprises sensibles aux enjeux de transmission, d'excellence artistique et de dialogue interculturel, mais aussi des institutions culturelles, des collectivités, ou encore des acteurs engagés dans les relations entre la France et l'Arménie. L'important n'est pas uniquement le soutien financier, mais la qualité de la relation, la compréhension de la vision et la volonté de s'inscrire dans une logique de continuité.

Dans cette perspective, la question de la visibilité est également centrale. Nous cherchons à développer une couverture médiatique cohérente, notamment à travers des partenariats avec des radios spécialisées dans le jazz, capables de relayer le projet, de présenter les artistes et d'inscrire leur travail dans un paysage musical identifié. Cette dimension est essentielle pour accompagner le changement d'échelle et toucher un public plus large, en France comme à l'international.

Nous ne recherchons pas un accompagnement purement décoratif ou événementiel. Nous recherchons des partenaires qui comprennent qu'un projet artistique de cette nature se construit dans le temps, avec cohérence, exigence et confiance.

Que peut apporter concrètement un soutien financier ou institutionnel à vos artistes ?

Un soutien financier ou institutionnel peut avoir un impact très concret. Il permet d'abord de créer dans de bonnes conditions : disposer de temps de répétition, enregistrer dans un cadre professionnel, produire des albums avec un niveau d'exigence élevé et garantir la qualité artistique et technique du travail.

Il permet ensuite de diffuser : financer les déplacements, organiser des tournées, produire des captations, développer la communication, accroître la visibilité et faciliter les rencontres avec des programmeurs, des festivals et des institutions. Sans cette structuration, même les projets les plus solides restent souvent limités dans leur portée.

Au fond, il ne s'agit pas simplement « d'aider » des artistes, mais de leur donner les moyens d'exister à la hauteur de leur talent. Dans un projet comme celui-ci, où l'enjeu est aussi de révéler des musiciens encore trop peu connus à l'international, cette dimension est déterminante.

JAM s'est construite à partir de ce premier groupe, qui incarne pleinement cette exigence artistique et cette singularité. Mais la démarche a vocation à s'élargir à d'autres artistes. Tous partagent un point commun : un niveau, une identité et une capacité de création qui justifient pleinement d'être soutenus, accompagnés et exposés à un public plus large. Leur reconnaissance ne relève pas d'un pari, mais d'un constat.

Pensez-vous que la diaspora arménienne a un rôle particulier à jouer dans ce développement ?

Oui, la diaspora arménienne a un rôle important à jouer, mais il faut définir ce rôle avec justesse. Elle peut être un point d'appui, un relais, un accélérateur. Elle peut aider à créer des ponts, à ouvrir des portes, à relayer des initiatives, à soutenir la visibilité du projet, à faire circuler l'information et à créer des réseaux.

Mais il faut aussi éviter une limite : celle de faire du projet un objet exclusivement communautaire. Ce serait une erreur, parce que cette musique mérite un espace beaucoup plus large. Le jazz arménien n'a pas vocation à rester enfermé dans un cercle d'appartenance. Il porte une identité forte, certes, mais il a aussi une portée universelle.

L'enjeu est donc de trouver un équilibre. La diaspora peut jouer un rôle décisif comme socle, comme soutien, comme première communauté d'écoute et de relais. Mais elle doit être un point de départ, pas un horizon fermé. Le projet doit s'ouvrir largement, et c'est précisément dans cette articulation entre enracinement et ouverture qu'il peut trouver sa vraie force.

Où voyez-vous JAM dans 3 à 5 ans ?

Dans trois à cinq ans, j'aimerais voir JAM comme une structure consolidée, identifiée, capable de produire régulièrement des projets artistiques ambitieux, d'organiser des tournées internationales, et d'être reconnue comme un acteur crédible du jazz contemporain à la croisée de la création et de la transmission culturelle.

J'aimerais que plusieurs albums aient trouvé leur public, que les artistes soient davantage présents sur des scènes importantes, que des collaborations fortes

aient pu naître, et que JAM soit perçue non comme une initiative ponctuelle ou fragile, mais comme un cadre solide, capable de s'inscrire dans la durée. J'aimerais aussi que le projet ait développé des partenariats pérennes, aussi bien sur le plan institutionnel qu'artistique, et qu'il soit en mesure de continuer à accompagner d'autres créations.

L'objectif n'est pas seulement de faire plus, mais de faire mieux, avec plus de continuité, plus de portée, plus de lisibilité et plus d'impact.



Avez-vous l'ambition de faire du jazz arménien une véritable « signature » culturelle à l'international ?

Oui, clairement. Mais cette ambition doit être abordée avec sérieux. Il ne suffit pas d'affirmer une singularité pour qu'elle soit reconnue. Il faut la construire, la porter et l'incarner à travers des œuvres, des concerts, des enregistrements, des rencontres et une stratégie de développement cohérente.

Le talent existe déjà. L'identité existe déjà. Ce qui manque encore, c'est la structuration internationale de cette identité. Faire du jazz arménien une véritable

signature culturelle ne consiste pas à fabriquer un label artificiel, mais à permettre à une réalité artistique profonde d'être vue, entendue, comprise et reconnue comme telle.

Il est important de préciser que la démarche de JAM s'inscrit dans une logique spécifique : il s'agit ici de faire connaître des musiciens arméniens vivant et créant en Arménie, et non issus de la diaspora. Cela donne au projet une dimension de coopération culturelle concrète, en créant des passerelles réelles entre l'Arménie et la France, en accompagnant la circulation des artistes et en structurant leur présence à l'international.

Je pense sincèrement que cette musique a toutes les qualités pour devenir une signature forte : profondeur culturelle, singularité sonore, richesse émotionnelle et capacité à dialoguer avec les langages contemporains. Mais cela suppose du travail, de la constance et des moyens. C'est une ambition légitime, qui nécessite une construction patiente et structurée.

Plus largement, quel message souhaitez-vous transmettre à travers ce projet ?

Le premier message est simple : il existe en Arménie des artistes de très haut niveau, encore trop peu connus, et qui méritent d'être entendus. Il y a là de véritables richesses, de véritables pépites, et il serait dommage que ces talents restent invisibles faute de relais ou de structuration.

Mais au-delà de cela, le projet porte aussi un message plus large sur la culture elle-même. La musique peut être un vecteur de circulation, un moyen de transport entre les sensibilités, les histoires, les mémoires et les peuples. Elle peut relier sans simplifier, transmettre sans figer, faire dialoguer sans opposer. C'est cela qui m'intéresse profondément dans JAM : la possibilité de faire vivre une identité culturelle non pas comme une nostalgie ou un enfermement, mais comme une force de création, d'ouverture et de rencontre.

Si ce projet peut contribuer, même modestement, à faire entendre cette idée-là, alors il aura déjà rempli une part importante de sa mission.

Contact : Jean-Marc NIGOGHOSSIAN / Nelli STEPANYAN
jam.prod@icloud.com – +33(0)6 99 17 08 59

Interview réalisée par Monika Arakelyan-Chukurian